

NICOLAS BOCQ

*Le Sortilège
Modiano*



Nicolas BOCQ

Le Sortilège Modiano

© Nicolas BOCQ, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0771-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« L'avenir est nulle part, mais, ressuscité par notre mémoire, le passé est
quelque part – bien malin qui dira où. »

Jean d'Ormesson, *C'est une chose étrange à la fin que le monde.*

Pour ma mère

Sa silhouette sombre s'agitait dans la salle des pas perdus, ses chaussures résonnaient en un écho sec qui permit à la petite dame au chignon de le repérer instantanément.

— Maître, tout le monde vous attend !

Il écrasa son clope d'un geste brusque, et sans dire un mot, il suivit la petite dame au chignon. Il poussa la lourde porte qui menait à la salle d'audience et la présidente lui jeta un regard noir. Tout le monde avait les yeux rivés sur lui. Son teint pâle et les gouttes de sueur qui perlaient sur son front eurent l'air d'inquiéter l'accusé qui semblait pourtant soulagé de le voir arriver.

— Maître, je vous rappelle qu'il s'agit d'un procès d'Assises... Je ne saurais tolérer un tel comportement. Je vous demande de bien vouloir reprendre l'interrogatoire de votre client. Et calmement, s'il vous plaît.

Il eut un sourire en coin et répondit, après quelques secondes de silence, en fixant son client :

— Je n'ai pas d'autres questions, Madame la Présidente.

L'accusé prit un air désolé, et baissa les yeux. L'homme à la robe noire se rassit et suivit l'heure de débat sans prendre la parole. Il gardait les yeux rivés sur son téléphone portable et son application Kindle, qu'il consultait frénétiquement.

— Puisque Maître Viker n'a plus rien à dire, nous allons nous retirer pour délibérer.

La cour sortit par la porte arrière.

Il quitta la salle d'audience en silence, tournant le dos à son client. L'accusé, qu'il avait accepté de défendre après avoir été commis d'office, n'avait pas suivi à la lettre les consignes sur lesquelles il avait lourdement insisté : s'excuser auprès de la victime, sa femme, et de sa famille. La mère de ses quatre enfants,

qu'il avait frappée à coups de poing jusqu'à ce qu'elle soit conduite en réanimation, la laissant handicapée pour la vie. L'accusé avait refusé de s'excuser et considérait la famille de la victime avec trop de distance et de suffisance. Il était banquier, et n'avait toujours eu que du mépris pour cette famille de la France d'en bas. L'homme de loi avait pourtant été touché par son histoire, celle d'un enfant placé en famille d'accueil, qui à la force de son travail acharné avait su maîtriser son destin, un peu comme lui.

Il s'était attaché avec hargne à dresser de son client un tableau illustrant la résilience dont il avait fait preuve pour s'extirper de ce « néant auquel il était promis ».

Mais l'erreur est une chose, demander pardon en est une autre. Deux façons de se comporter lui étaient devenues insupportables : que l'on ne suive pas ses consignes et que l'on manque de respect aux victimes. Et avec le temps, celui que l'on surnommait « la vipère », à cause de ses attaques imprévisibles et douloureuses, était devenu acariâtre, presque intolérant.

Il avait regagné son bureau à deux pas du palais de justice. Un bel immeuble cossu du centre de Bordeaux où il avait pris ses quartiers, après avoir été recruté par un grand cabinet d'avocats, suite à son Barreau à Paris où « la vipère » avait très rapidement fait parler d'elle dans son domaine de prédilection : la défense des victimes d'accidents médicaux.

Sur la haute porte cochère en chêne massif, il avait exigé que son nom figure en premier : « Maître Marc Viker – Ancien Bâtonnier – Avocat à la Cour ».

En montant les marches des deux étages qui menaient à son bureau, il avait presque déjà oublié son client. Songeur en ouvrant la porte, il jeta les clefs sur un tas de livres dispersés sur un large fauteuil Chesterfield Brenton au cuir usé qui prenait parfaitement la forme de sa silhouette lorsqu'il s'y affalait. À portée de main se trouvait une bouteille de brandy, sortie d'un plein carton encore resté dans l'entrée, qui lui avait été offert par un client, de passage à Cognac. De l'autre main, il saisit un Cohiba dont la tête avait déjà été guillotinée. Il porta rapidement le bout à incandescence avant de saisir un gros bouquin qu'il plaça sur une table basse, en face de lui. La première gorgée de son brandy eut l'air de lui procurer un effet sédatif puissant. Et quelques secondes plus tard, il prononça seul dans son immense bureau : « Encore une raclure... Encore une raclure...

Elles me fatiguent, toutes ces raclures... »

Puis, en attrapant fermement son gros bouquin, ses traits parurent se détendre instantanément. Il se leva soudainement pour saisir un petit livre sur un meuble de bibliothèque où il avait collé une étiquette sur laquelle était écrit au marqueur en larges lettres noires : Patrick Modiano.

Il extirpa le livre parfaitement rangé à son niveau alphabétique, à la lettre E pour *Encre sympathique*. Puis il se laissa tomber sur son fauteuil, provoquant un souffle aérien qui sembla l'apaiser. Après avoir lu quelques pages, parfois à voix haute, il murmura en souriant : « Mais oui, c'est bien notre Hutte... Il est de retour, celui-là... Ça fait plaisir... »

Il reprit en main le gros bouquin qu'il tenait fermement. Il lisait des passages au hasard des pages, revenant fréquemment sur celles qu'il venait de tourner. La fumée épaisse qui s'infiltrait de toute part, le fit tousser par quintes, ce qui l'incita à ouvrir une grande fenêtre qui donnait sur le cours Victor-Hugo. À côté d'un imposant miroir de style Art déco, son regard se posa sur un carton d'invitation mentionnant :

« Dixième congrès de l'association des avocats de victimes d'accidents médicaux.

Du jeudi 21 au samedi 23 novembre 2019 – Hôtel InterContinental – le Grand Hôtel,

2 rue Scribe 75009 Paris.

Pour l'inscription, s'adresser au secrétariat de madame Anne Astrand-Lecomte. »

En contemplant son reflet dans le miroir, il se tira la peau du visage et murmura :

« Ma chère Anne... Va bien falloir que je te parle... Je crois qu'il est temps... »

Il regagna son fauteuil et se perdit une bonne heure dans son gros bouquin puis, peu à peu, ses paupières s'alourdirent et son menton vint à toucher son sternum dans un ronflement qui, baigné par cette épaisse fumée, donnait

l'impression d'une vieille locomotive à vapeur en phase d'accélération.

Il se réveilla en sursaut au son du bip de son téléphone portable qui lui notifiait un SMS. En dépliant péniblement ses paupières œdématisées, il saisit son smartphone d'un geste distrait pour lire :

« Maître, le verdict est tombé : 14 ans de réclusion criminelle avec mandat de dépôt. »

Il semblait perdu et chercha, en tapotant de ses mains autour de lui, son gros bouquin coincé entre l'assise et l'accoudoir.

Il n'avait pas grand chemin à parcourir pour rentrer chez lui. Un étage au-dessus de son bureau. Il avait acquis ce petit studio après son divorce. Et il s'y sentait fort bien. Il était fier d'avoir laissé sa belle maison d'Arcachon à sa femme, Anne, qui portait toujours son nom et qui n'avait jamais cessé de l'aimer. C'est lui qui, avec le temps, ne parvenait plus à partager cet amour, sans raison valable. Il était juste perdu entre ses procédures, ses plaidoiries et son passé. Cette maison, c'était la marque d'un bonheur qu'il avait vécu, à une époque, avec elle et son fils Pierre.

Il comprenait qu'avec le temps, il commençait sérieusement à perdre pied. Et pour ne rien arranger, il abusait de son pernecieux breuvage, qu'il ne consommait plus que le week-end pour ne plus sombrer dans le delirium qu'il avait connu l'été passé. En semaine, il avait pris la décision de déjeuner et parfois de dîner à *La Brasserie Bordelaise* où il avait ses habitudes. Le serveur l'avait bien cerné depuis toutes ces années. Il fallait lui apporter un grand verre de vin rouge dès son arrivée. Du bordeaux, du bordeaux, du bordeaux. Il n'avait que faire de tous ces cépages, ces terroirs, ces couleurs : il voulait du bon en bouche. Et chaque semaine, le serveur changeait de cru. En ce moment, il affectionnait le Château Petit Bocq. Du 2010 uniquement. C'est tout ce qu'il savait. Du 2010, du 2010, du 2010. Le vin blanc, il n'en buvait qu'un, et que très rarement. Un bourgogne. Avant, il en prenait un verre légèrement rafraîchi avec sa femme, Anne, pour l'apéritif de fin de semaine. Lorsque « la vipère » frappait fort au tribunal. Un grand verre de Puligny-Montrachet. Parce que ce vin, il l'avait découvert très jeune, lorsque Anne et lui, encore étudiants, avaient pris place dans ce somptueux restaurant de front de mer sur l'île de Ré. Le patron, un gentleman d'une soixantaine d'années, était venu en fin de dîner, leur servir un grand verre de Puligny-Montrachet. Sans rien dire ni demander. Il avait juste souri. À

l'époque, sa carte bleue était toujours dans le rouge, et lorsqu'il avait vu le prix du verre sur la carte, cela l'avait touché. Il n'avait pas l'habitude des présents. Et mêlé à cette odeur iodée, au cuir des épais fauteuils anglais, au bouillon des langoustines et au suave brouillard de la cave à cigares, ce verre de vin s'était cristallisé à jamais dans sa mémoire. De cette sensation, il gardait toute la pureté de l'amour qu'il portait à Anne à cette époque. Il avait la capacité à figer les émotions dans son esprit, sans que le temps ne puisse rien effacer. Pas même le goût de sa peau. Comme s'il pouvait se mouvoir dans le temps et l'espace sans aucun effort, sans aucun obstacle. Et avec l'âge, il avait même l'impression de maîtriser davantage ce pouvoir, même s'il ne comprenait pas vraiment pourquoi. Comme si l'oculaire d'un télescope pouvait agrandir les images sans aucune intervention extérieure, recherchant en mode autonome les étoiles les plus lointaines de l'univers en expansion.

Par ce samedi midi automnal, il prit une douche fraîche. Il attrapa un costume gris cintré dans un dressing exigü parfaitement rangé. Il revêtit une chemise Ralph Lauren d'un blanc immaculé et noua le col avec une cravate noire Hermès. Devant la glace de sa petite salle de bains, il se gifla d'une eau de parfum de chez Guerlain qu'il achetait à chacun de ses déplacements à Paris, désormais trimestriels.

Il se trouvait encore physiquement convenable, surtout lorsqu'il se couchait de bonne heure. Sa peau mate et ses cheveux foncés étaient, malgré ses excès, un bon rempart au lessivage du temps.

Il descendit l'escalier de l'immeuble sans passer par son bureau. Puis il emprunta le quai Richelieu pour prendre l'air avant de rejoindre *La Brasserie Bordelaise* pour déjeuner.

Ce coup de frais le ranima, et on devinait son sourire lorsqu'il poussa la porte métallique noire surplombée d'un store rouge où l'on pouvait lire : « Vrais gourmands... Francs buveurs ». Il fut immédiatement repéré par le serveur à qui il fit un clin d'œil, puis il emprunta l'escalier pour prendre place à une petite table dans un coin de l'étage totalement réservé.

Il n'avait pas encore pu ouvrir son gros bouquin, que le serveur déboula avec son verre de vin : « Voilà, m'sieur Viker ! » dit-il d'un ton rapide pour filer vers